

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 22 (1972)
Heft: 4

Bibliographie: Anzeigen = Notes bibliographiques
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGEN NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE HISTOIRE SUISSE

PAUL ZINSLI, *Ortsnamen. Strukturen und Schichten in den Siedlungs- und Flurnamen der deutschen Schweiz*. Frauenfeld, Huber, 1971. 100 S., 30 Karten. (Schriften des Deutschschweizerischen Sprachvereins, Heft Nr. 7.) – Unter besonderer Berücksichtigung seiner zwei eigentlichen Arbeitsgebiete – Berner und Walser Ortsnamenforschung – gibt Z. in seinem «Skizzenheft» (einem erweiterten Kongressreferat in London 1966) einen dankenswerten Überblick über aktuellen Stand und Problematik der deutschschweizerischen Ortsnamenforschung. Zunächst ist von Schichten die Rede, von «Namengruppen, die sich zeitlich fixieren und verschiedenartigen Sprach- und Kulturstufen zuordnen lassen». Die vielfältige Vergangenheit des Untersuchungsgebietes spiegelt sich in den alteuropäischen Gewässernamen, rätischen Relikten, keltischen, keltorömischen, vorgermanischen und germanischen Namenformen. Als Zeugen der alemannischen Landnahme werden besonders die Orte auf -ingen, -inghofen, -husen, -wil(er) herausgestellt, aus jüngerer Zeit Schwand, Schwendi und andere Rodungsnamen, ferner die vielen Formen, welche die Walser nach Graubünden und ins Vorarlberg gebracht haben. Auch sehr umstrittene Fragen werden gestreift, so etwa, ob die Namen auf -ens der Westschweiz nicht doch eher auf die Alemannen als auf die Burgunder zurückgehen, und wie weit vorallemannisch-romanische Formen in veränderter Form weiterleben. Ob solche Formen im Westschweizerdeutschen als Relikte des einst weiterreichenden Frankoprovenzalischen zu betrachten sind, bedarf noch weiterer Abklärung; jedenfalls wäre zu «Alpiglen» zu bemerken, dass der Name doch auch im Walenseeraum vorkommt (Bündner UB I S. 298, dazu E. Nyffenegger, 108. Njbl. des Histor. Vereins d. Kt. St. Gallen, 1968, S. 20), ebenso im heutigen rätischen Berggebiet in der Form «Arpiglia» (Rät. Namenbuch II, S. 14). Manches neue Problem wird sich auch stellen, wenn die dazwischenliegenden Gebiete namenkundlich einmal so vollständig aufgearbeitet sind wie Bern und Graubünden.

Als Strukturen bezeichnet Z. «Eigenarten ihrer (sc. Namen) Verbreitung..., bei denen sich zunächst keine gemeinsame Datierung..., kein Bezug zu alten Besiedlungsvorgängen aufweisen lässt». Aufgrund eines breiteren Materials wird es – ganz im Sinne von Z. – zunehmend möglich sein, hinter den Strukturen auch Schichtungen zu erkennen. Vielleicht fällt dann auch etwas mehr Licht auf die meines Erachtens schwierigste Frage, diejenige nach den Trägern dieser Namenformen. Dass der Verkehr, unabhängig von Siedlungsvorgängen, als wesentlicher Träger gewirkt habe, muss doch eher bezweifelt werden. So wie nur der Missionar und nicht etwa

der römische Kaufmann oder Soldat eine wirkliche Christianisierung zu bewirken vermochte, so wird auch der Siedler und nicht der Durchwandernde das Namenbild entscheidend gestaltet haben. Auch die Geschichte der Rezeption des römischen Rechts lehrt deutlich, wie wenig Gewicht dem Verkehr in geistesgeschichtlichen Belangen zukam.

Für den nicht linguistisch gebildeten Historiker bietet Z.s Schrift wertvollste Anregungen, und gerade die zunehmende Zusammenarbeit von Historikern und Linguisten in gegenseitiger Kenntnis ihrer Methoden wird wesentlich dazu beitragen, «die vielgestaltige Vergangenheit und die fortlebende volkstümliche Kultur unseres Landes in ihrer reichen Fülle und Vielgestaltigkeit sinnfällig zu erhellen».

Trogen

Otto P. Clavadetscher

GEORGES DETERSANNES, *Des siècles d'histoires à Genève, spicilège extime*. Paris, Musée de l'affiche et du tract, 1971, [8] p. et 50 pl. in-8° sous emboîtage. — C'était assurément une idée originale que de publier en fac-similé un recueil d'affiches genevoises et l'on aurait pu fort bien évoquer à l'aide d'une telle iconographie les principaux événements de l'histoire de Genève et les traditions les plus originales de la cité. Mais, comme l'indique le titre de son anthologie, M. Detersannes s'intéresse davantage aux «histoires» qu'à l'histoire et son choix paraît avoir été dicté essentiellement par un souci anecdotique.

Dans l'avis qui sert de préface au recueil, l'auteur explique et excuse l'omission «de certains placards importants qui durent être exposés sur les murs de la cité en prévision ou à la suite d'événements marquants», par la pauvreté de la documentation conservée, «infime parcelle», assure-t-il, de la production réelle. Certes, beaucoup d'affichettes ont dû se perdre, mais il en reste néanmoins suffisamment pour illustrer les grands chapitres de l'histoire de Genève. Qui ne connaît les fameuses chansons d'Escalade, presque toujours imprimées autrefois sous forme de placards? Et les magnifiques affiches qui donnaient au début de chaque année le «rôle» des Conseils et des diverses Chambres de la République? Et les nombreuses proclamations, protestations, convocations et autres publications de rue qui ont accompagné les luttes politiques et religieuses de la Genève de Fazy? Rien de tout cela ne figure dans le «spicilège» de M. Detersannes. Le seul événement important de l'histoire de Genève qui s'y trouve illustré d'aventure est la Restauration de 1813.

En fait, les deux-tiers de ce recueil, qui va pourtant de 1538 à 1919, se rapportent aux seules années 1770–1798 et l'auteur n'a eu d'yeux que pour les placards relatifs à la discipline des mœurs, à la répression du luxe et aux ordonnances de simple police (chiens enragés, boules de neige, baignades indécentes, etc.).

La qualité des reproductions est plutôt médiocre et la dimension des originaux n'est jamais indiquée. Malgré ses prétentions, l'ouvrage de M. Detersannes nous paraît donc dépourvu de toute valeur scientifique.

Ajoutons, pour la bonne bouche, que le terme d'«extime» est un néologisme formé, de son propre aveu, par M. Detersannes pour servir d'antonyme au mot «intime».

Genève

Jean-Daniel Candaux

DORETTE BERTHOUD, *M^{me} de Charrière et Isabelle de Gélieu*. Tiré à part de *Société jurassienne d'émulation. Actes 1971*. La Neuveville, 1971. In-8°, p. 51-101. — L'aubaine bien rare de se voir offrir des documents qu'on ne cherchait pas vient d'échoir à M^{me} Dorette Berthoud: une correspondance entre M^{me} de Charrière et Isabelle de Gélieu, que Philippe Godet avait dû renoncer à se procurer. Cette correspondance a un double intérêt. D'une part, sans apporter rien de très nouveau à la biographie de M^{me} de Charrière, elle met en valeur l'un des traits de sa nature qu'on a le moins souvent souligné, le sentiment maternel, parfois plus tendre que sage et toujours possessif, qu'elle a témoigné à deux jeunes Neuchâteloises, Henriette L'Hardy (dont le fils a révélé, quoique mal, à la postérité, le talent de la Hollandaise de Colombier) et Isabelle de Gélieu. Cette pseudo-maternité véhémente n'est-elle pas, mêlée à beaucoup d'autres, l'un des éléments de son affection pour Benjamin Constant? ... Et d'autre part, les lettres nous apportent bien des renseignements sur la vie quotidienne du temps, sur celle de la fille aînée d'un pasteur neuchâtelois chargé d'enfants et sur celle des Jurassiens, déjà annexés à la Révolution alors que les Neuchâlelois ne seront englobés qu'un an après la mort de M^{me} de Charrière. Isabelle de Gélieu en effet avait à Tavannes des grands-parents maternels auprès de qui elle se rendait souvent, et elle connut chez eux un pasteur de Corgémont qu'elle épousa avec la vive et peut-être imprudente approbation de M^{me} de Charrière. Or ce mari, le doyen Morel, pour le rôle social qu'il a joué dans sa paroisse et au-delà, et pour ses capacités d'historien, allait devenir un grand homme local que la postérité erguélienne a appris à vénérer. Si nous comprenons bien Madame Berthoud, qui y fait de fréquentes allusions, elle dispose aussi du Journal d'Isabelle Morel-de Gélieu. Elle nous réserve peut-être une présentation bien utile de ce que fut ce Jura non libre, mais alors silencieux.

Lausanne

C. Delhorbe

E. F. J. MUELLER-BUECHI, *Philipp Anton von Segessers Versuch einer Schiner-Biographie*. Brig, o. V., 1971. 28 S., ill. (Schriften des Stockalper-Archivs in Brig, Heft 19.) — Philipp Anton von Segesser hat sich zu verschiedenen Zeiten seines Lebens mit dem Gedanken getragen, eine Biographie Matthäus Schiners zu schreiben. Nach dem Erscheinen seiner Luzerner Rechtsgeschichte (1858) und dem Abschluss der Arbeiten für Band III, 1 der eidgenössischen Abschiede ging er daran, Materialien für ein Buch über den Kardinal zusammenzutragen. Seine politischen Aufgaben hinderten ihn aber an der Ausarbeitung seines Plans. Im Alter, nachdem er die Biographie Ludwig Pfyffers vollendet hatte, beschäftigte sich Segesser nochmals mit dem Schiner-Stoff, ohne aber seine Idee ernsthaft wieder aufzunehmen. Aus dem Nachlass Segessers hat E. F. J. Mueller-Buechi zwei Abschnitte der geplanten Schiner-Biographie herausgegeben und mit einer Einleitung versehen. Der erste Text, drei Druckseiten stark, stellt die Einleitung zum ganzen Werk dar und gibt eine allgemeine Charakterisierung Schiners. Schiner erscheint darin als kühner Politiker, der die Bedeutung eines unabhängigen, auf das Papsttum gegründeten Italiens für das Gleichgewicht der Mächte erkannt hat. Von der Person des Kardinals ist in dieser Einleitung nicht die Rede, Segesser hebt lediglich Schiners Einzigartigkeit hervor, die

sich weder mit Wolsey oder Ximenes noch mit Palmerston oder Garibaldi vergleichen lasse. Das zweite hier abgedruckte Fragment (acht Seiten) handelt nicht von Schiner, sondern schildert die geographische Lage und die Frühgeschichte des Wallis.

Die Einleitung befasst sich mit der Geschichte von Segessers Schinerplan. Der Verfasser datiert die Entstehung der beiden abgedruckten Abschnitte in die Jahre 1861/62.

In den einleitenden Anmerkungen zum Text Segessers vermisst man genauere Angaben über die erhaltenen Materialien zum Buch über Schiner. Offenbar stellen die hier abgedruckten nur einen Teil davon dar. Wie umfangreich und welcher Art sind sie? Hat Segesser einen Plan des beabsichtigten Werkes hinterlassen?

Basel

Martin Schaffner

FRANZ ZELGER. *Die Fresken Ernst Stückelbergs in der Tellskapelle am Vierwaldstättersee*. Bern, Paul Haupt, 1972. 30 S., 4 Farbtaf., 16 Bildtaf. (Schweizer Heimatbücher Band 159.) — Ernst Stückelberg (1831–1903) wurde namentlich durch seine Geschichtsbilder, vorwiegend als Schöpfer der Fresken in der Tellskapelle am Urnersee bekannt. Sein historisches Oeuvre hat bei Zeitgenossen wie Jacob Burckhardt und Gottfried Keller Anerkennung, ja hohes Lob gefunden. Ein bekannter zeitgenössischer Kunstkritiker hingegen erhob scharfe Kritik gegen die Fresken (1954) und stellte die Frage: «Soll man die Bilder in der Tellskapelle übertünchen?» In den letzten Jahren nun wurde ein objektiver Standpunkt zum Historismus gesucht und teilweise gefunden. Der Autor dieser Untersuchung, Franz Zelger, überprüfte die künstlerische Ausschmückung der Tellskapelle und legt das Ergebnis in einer interessanten, klar und übersichtlich gegliederten Arbeit vor, wobei sich Zelger eher zugunsten Stückelbergs ausspricht. Hierbei ist zu bemerken, dass diese Ansicht – wir teilen sie nicht; es fehlt das Lebendige, unmittelbar Ansprechende, das Ausstrahlungskraft besitzt und Eindruck ausübt – in keiner Art und Weise aufgedrängt wird. Der Versuch, dem Leser und Beschauer mehr Verständnis gegenüber den Fresken Stückelbergs zu vermitteln, ist Zelger aber sicher gelungen.

Zürich

Johanna Häsler

OSKAR FELIX FRITSCHI, *Geistige Landesverteidigung während des Zweiten Weltkrieges. Der Beitrag der Schweizer Armee zur Aufrechterhaltung des Durchhaltewillens*. Dietikon-Zürich, Stocker-Schmid, 1972. 226 S. – Diese Zürcher Disseration will für die Schweiz während des Zweiten Weltkrieges «die Geschichte der Massnahmen aufzeigen, die von seiten der Armee und im besonderen der Armeeführung aus kamen und die auf die Stärkung der geistigen Widerstandskraft bei Wehrmann und Zivilbevölkerung abzielten».

Somit umreisst der Untertitel klarer als der eigentliche Titel, was man von dem Buch erwarten darf und was nicht. Aber selbst im militärischen Bereich verteilt der Autor die Gewichte ungleich. So widmet er der Sektion Heer und Haus bloss dreizehn von rund zweihundert Textseiten, gleich viel wie der Verpflegung sowie dem Urlaubs- und Sanitätswesen zusammen.

Zur Hauptsache erzählt er den Verlauf der Grenzbesetzung nach, wie er aus dem Generalsbericht und anderer Literatur bekannt ist, wobei er je-
weilen darauf hinweist, wie sich diese Massnahme des Bundesrates oder
jener Tagesbefehl des Generals auf die Stimmung bei Truppe und Schweizer-
volk ausgewirkt habe. Dabei stützt er sich oft allein auf Äusserungen
hoher militärischer Führer, die für die Auffassungen des einfachen Soldaten
kaum repräsentativ sind. Fritschi möchte nur von dem ausgehen, was be-
reits den Zeitgenossen bekannt war und spätere «Enthüllungen» nicht be-
rücksichtigen, doch hält er sich weder für die deutschen Angriffspläne,
noch für die Dokumente von La Charité-sur-Loire oder das Treffen Guisan-
Schellenberg streng an diesen Vorsatz.

Der Verfasser hat sein Manuskript bereits 1965 abgeschlossen und
konnte gewichtige neuere Werke (wir nennen als Beispiele bloss den Bon-
jour-Bericht und Barbeys «Aller et retour») zwar noch im Literaturver-
zeichnis nachtragen, aber nicht mehr in seine Darstellung hineinarbeiten,
für welche leider auch ein Register fehlt.

Der Wert von Fritschis Studie liegt vielleicht weniger in dem, was sie
ausführlich schildert, als in Randpartien wie etwa im Abschnitt über
General Guisan als Symbol des Widerstandsgeistes, wo sie Probleme erst
andeutet und damit zu weiterer Untersuchung und gedanklicher Ver-
arbeitung anregt.

Stettlen

Beat Junker

ALLGEMEINE GESCHICHTE HISTOIRE GÉNÉRALE

Atlas zur Kirchengeschichte. Die christlichen Kirchen in Geschichte und Gegenwart. Unter Mitw. zahlr. Fachgelehrter bearb. von JOCHEN MARTIN. Freiburg, Basel, Wien, usw., Herder, 1970. 152/XXXVIII S., 257 Karten usw. — Ein guter ökumenischer, nicht europazentrischer Atlas der Kirchengeschichte war bis zum Erscheinen dieses handlichen Werkes dringend verlangt. Der «Atlas der Kirchengeschichte» von K. Heussi und H. Mulert (3. Aufl. 1937) ist vergriffen, der «Atlas du monde chrétien» von A. Freitag und J.-M. Lory (1959) gibt auf viele Fragen keine zureichende Antwort. Was endlich den internationalen Atlas der Kirchengeschichte betrifft, so ist erst der darin begriffene «Kirchenhistorische Atlas von Österreich» von Ernst Bernleithner in 2 Lieferungen erschienen. So muss man den vorliegenden Atlas sehr begrüßen. Es hängt zusammen mit dem Ziel, einen allgemeinen Atlas und keinen solchen auf Landesebene zu schaffen, dass man da und dort das eine oder andere vermisst, es ist aber in einzelnen Fällen auch das Manko lokaler einlässlicher Forschungen deutlich, die ja als solche die notwendige Grundlage für den Kartographen darstellen. Nur der regionale Atlas, der für die schweizerische Kirchengeschichte unbedingt angestrebt werden sollte und für den z. B. die Helvetia Sacra versucht, zu einzelnen Fragen gut ausgearbeitete Karten beizusteuern, nur er kann auf eigener archivalischer Forschung aufbauen und sollte im Ermessensfall, d. h. dann wenn die bisherige Forschung ungenügend ist, selbst dazu schreiten. — Die

Karten sind in lockerer Form chronologisch geordnet. Zu den einzelnen Karten werden Kommentare geboten, um die Darstellung der Karten zu begründen, die Themen zu erläutern, zuweilen Ergänzungen zur Karte zu geben. Diese Texte sind für die Benutzer der Karte aufschlussreich und lesenswert, damit verbunden sind bibliographische Hinweise. Eine Crux bildet natürlich die Schreibweise der Ortsnamen, vgl. die Bemerkungen auf S. 9*. Effektiv gehört zu jeder Karte ein Kommentar, meist des nämlichen Autors, dessen Name jeweils zu Beginn des Textes genannt wird. Die Karten sind durch ihre saubere sorgfältige Zeichnung, die abgestimmte Farbgebung, die deutlichen, gut differenzierten Schriften bemerkenswert. Aus der Fülle der Karten etwas herauszugreifen, verbietet sich, da ein immenser Stoff bewältigt ist. Neben den Karten finden sich in grösserer Anzahl schematische Darstellungen, die vieles ausgezeichnet veranschaulichen, wie z. B. die Ordnung der Gemeinde nach Hippolyt von Rom (um 200), die Verfassung der byzantinischen Kirche im 12. Jh., protestantische Kirchenverfassungen, die Kurie vom 12. bis zum 16. Jh., die Ordnung der Kurie nach der apostolischen Konstitution *Regimini Ecclesiae* vom 15. 8. 1967, die russische Kirchenverwaltung bis 1945 usw. Instrukтив sind die Pläne antiker und mittelalterlicher Städte mit Bezug auf das Christentum, z. B. vom antiken Hippo, Rom, Ravenna, Salona, oder vom mittelalterlichen Rom bis um 1000, Köln, dem byzantinischen Konstantinopel, von Athen und Jerusalem. Kommentare und Karten sind ungemein anregend und lehrreich. Die Bearbeiter eines regionalen kirchenhistorischen Atlanten werden vielfach an hier gegebene Ausgangspunkte anknüpfen können.

Basel

Albert Bruckner

HORST CLAUS RECKTENWALD, *Geschichte der Politischen Ökonomie. Eine Einführung in Lebensbildern*. Stuttgart, Kröner, 1971. 640 S., Zeittaf., 23 Abb. (Kröners Taschenausgabe.) – In einer technisch vorbildlichen Dünndruckausgabe bietet der Herausgeber 24 Einzeldarstellungen grosser Nationalökonomien (von Quesnay über Smith und Marx bis Keynes und Schumpeter). Zumeist lässt er andere Autoren sprechen, wobei in der Regel vom einen der Lebensabriss, von einem zweiten die wissenschaftliche Würdigung stammt. Es folgt eine knappe, leicht lesbare Diagnose und Prognose der wirtschaftlichen Entwicklung und ein Abriss der Theorie der Staatswirtschaft in der Gegenwart, verfasst vom Herausgeber selbst. Das Handbuch bietet eine Dogmengeschichte in Lebensbildern, ähnlich wie für die Rechtswissenschaft die Werke von Stinzing und Erik Wolf. Mindestens durch ein Stichwortregister hätte es an Wert noch gewonnen. Sehr lebendig wirken die vielen Einzelheiten. So erfährt man von Adam Smith, dass er schon 1778 eine Bibliothek von 3000 Bänden hatte, von J. B. Say, wie er in Coppet von Necker und Mme de Staël empfangen wurde. Als sein Hauseigentümer in Croydon eines seiner beiden Fenster zumauern liess, weil das Parlament gerade das Gesetz über die Fenster- und Türensteuer verabschiedet hatte, fand Say: «Ich habe ein Fenster eingebüsst», meinte er, «und der Fiskus hat nichts dabei gewonnen. Offensichtlich sind wir alle die Betroffenen in dieser Angelegenheit». Dieser Vorfall gab Anlass zum spätern Kapitel über Steuern, die nichts einbringen, im Lehrbuch über die Volkswirtschaft. Auf Schritt und Tritt wird dem Leser gezeigt, dass die

meisten aktuellen Probleme schon früher die Wissenschaft und Praxis beschäftigten. Die Aneinanderreihung von Lebensbildern und wissenschaftlicher Würdigung bietet einen vortrefflichen Weg, die Entstehung und Vertretung einzelner Lehren aus Personen und Umwelt ihrer Autoren zu erklären.

Zürich

Hans Herold

JOHANNES BURKHARDT, *Die Entstehung der modernen Jahrhundertrechnung. Ursprung und Ausbildung einer historiographischen Technik von Flacius bis Ranke*. Göppingen, Verlag Alfred Kümmerle, 1971. 137 S. (Göppinger Akademische Beiträge, Nr. 43.) (= Diss. phil. Tübingen.) – In dieser Tübinger Dissertation wird die Entstehung der Jahrhundertrechnung im 16. Jahrhundert (zunächst in der Kirchengeschichte) und ihre Entwicklung zur Vorstellung von «den» Jahrhunderten verfolgt; leider beschränkt sich Verfasser dabei beinahe ausschliesslich auf die deutsche Historiographie.

Basel

František Graus

E. A. LOWE, *Palaeographical Papers, 1907–1965*. Ed. by LUDWIG BIELER. Volume I and II. Oxford, Clarendon Press, 1972. X/347 p., Plate 1–60, p. X/349–645, Plate 61–150; 1 Photographie. — Das dem Andenken an Stanley Morison, den Initianten dieser Ausgabe Lowescher Schriften, gewidmete umfangreiche Werk, das mit grosser Sorgfalt und minutiösester Akribie von dem Dubliner Mediävisten Ludwig Bieler herausgegeben ist, vereinigt in sich ein stupendes geschlossenes Oeuvre. Der grosse Meister der klassischen Paläographie E. A. Lowe, der am 8. August 1969 im Alter von 89 Jahren starb, tritt uns in dieser Sammlung seiner in Zeitschriften usw. stark zerstreuten Arbeiten in seiner ganzen Meisterschaft als einer der grossen Paläographen und Mediävisten der letzten sechzig Jahre entgegen. Kein anderer Vertreter dieses Faches hat sich so umfassend mit der Schriftgeschichte des frühen westlichen Europa und ihren mannigfaltigen Problemen beschäftigt, so wichtige Untersuchungen zur frühmittelalterlichen Paläographie geliefert, ist so tief in die Zusammenhänge eingedrungen und hat so anregend auf diesem Gebiete gewirkt wie gerade Lowe. Dank ihm besitzen wir heute in den *Codices Latini Antiquiores* das Grundlagenwerk für die lateinische Schriftentwicklung vom 1. bis 8./9. Jh., das nicht nur dem Paläographen und Philologen unschätzbare Dienste leistet, sondern die gesamte geisteswissenschaftliche Forschung jener Jahrhunderte befruchtet und anregt. Neben diesem Standardwerk und anderen grossen selbständigen Publikationen wie der «Beneventan Script» (1914), den «*Codices Lugdunenses antiquissimi*» (1924), «*Scriptura Beneventana*» (1929), «*English Uncial*» (1960), ist Lowe durch eine grosse Zahl von Aufsätzen, Rezensionen usw. oft an die Öffentlichkeit getreten. Da in diesen Untersuchungen und Kritiken sehr bedeutende Forschungsergebnisse niedergelegt sind, ist diese Sammlung «*Kleiner Schriften*» ausserordentlich begrüssenswert.

Dem 1. Band ist ein wirklichkeitsnahes Bild E. A. Lowes beigegeben. Am Schluss des 2. Bandes finden wir das von ihm gegebene Selbstporträt, das er von sich in einem Brief an Don G. de Luca 1951 entworfen hatte.

Insgesamt werden gegen 50 Arbeiten abgedruckt, angefangen mit den

grundlegenden, noch Leopold Delisle gewidmeten «*Studia palaeographica*» (1910), unter Voranstellung der eindrucklichen Worte, die Lowe seinem 1907 gestorbenen grossen Lehrer Ludwig Traube, dem Begründer der modernen Paläographie, in der «*Bibliofilia*» 1907 gewidmet hatte: ... great as scholar he was even greater as teacher. To us who knew him he was greatest as man, as personality. Nicht abgedruckt wurden Rezensionen, Nachrufe (mit Ausnahme des eben zitierten), Berichte (reports), Briefe an die Presse, Mitteilungen über sog. membra disiecta, die ja in den Codices Latini Antiquiores verarbeitet sind, und einige wenige Aufsätze, andererseits wurden aus selbständigen Publikationen zuweilen Vorreden übernommen, so z. B. die Einleitung zur «*Beneventan Script*». In Band 2, S. 594–611 ist eine vorzügliche Bibliographie von Lowes Publikationen 1907–1969 geboten, sie umfasst 116 Nummern, dazu auf S. 611 eine Übersicht über Lowes Reports im «*Yearbook of the Carnegie Institution of Washington*», die bekanntlich die C.L.A. mitsubventionierte. Ein sehr detailliertes allgemeines Register bringen S. 613–636, einen Index der zitierten Handschriften S. 637–645. Dem Werk sind 150 Tafeln beigegeben, da eine Wiedergabe der Texte ohne die in den Originaldrucken gebrachten Reproduktionen von Schriften usw. nicht zu verantworten gewesen wäre.

Basel

Albert Bruckner

WALTER KUHN, *Beiträge zur schlesischen Siedlungsgeschichte*. München, Delp, 1971. 196 S. (Silesia Folge 8. Publikationen des Kulturwerkes Schlesien e. V.) — In diesem Sammelband sind Aufsätze aus den Jahren 1943 bis 1970 neu abgedruckt, z. T. durch Literaturangaben ergänzt. (Neu ist die Erstveröffentlichung der Studie über die Stadtnamen auf -stadt und ein umfangreiches Ortsregister.) Die Studien dürften vor allem den Fachmann für die Siedlungsgeschichte interessieren, da Schlesien bekanntlich ein typisches und markantes Beispiel für die sog. deutsche Ostkolonisation darstellt; weitere Beachtung kann die erste Studie (Die Entstehung des mittelalterlichen schlesischen Kraftfeldes) beanspruchen, auch wenn hier neuere Erkenntnisse nicht immer voll berücksichtigt wurden.

Basel

František Graus

PAUL DUFOURNET, «*Navigation sur le Rhône supérieur*», dans *Actes du 91^e Congrès national des sociétés savantes. Rennes 1966*, Paris 1968, p. 99–155; ID., «*L'entrepôt des sels du Regonfle-Sous-Bassy (Haute-Savoie)*», dans *Actes du 93^e Congrès national des sociétés savantes, Tours 1968*, Paris 1970, p. 215–261; ID., «*Le carrefour fluvio-routier de Seyssel dans l'Antiquité*», dans *Actes du Colloque sur les cols des Alpes dans l'Antiquité et le Moyen Age*. s. l. n. d., p. 59–85. — Bien que ce soit déjà la deuxième génération de la famille Dufournet qui s'occupe de l'histoire de Seyssel sur le Rhône (Antoine Dufournet, l'oncle de l'auteur, publia en 1937 un ouvrage intitulé *Seyssel sur le Rhône et ses environs*), on peut ajouter encore de nouvelles informations sur le sort de cet ensemble d'habitat situé près de l'embouchure des Usses et du Fier dans le Rhône. Nœud routier important et lieu de rupture de charge fluvio-routier, Seyssel joua un rôle important pendant bien des siècles, depuis l'Antiquité jusqu'à l'installation du chemin de fer reliant Lyon à

Genève. Dans ses articles publiés récemment, l'auteur démontre, en se fondant sur des trouvailles isolées (3 pièces de demi-produits en cuivre pur), sur des recherches archéologiques et géographiques ainsi que sur des études topographiques et toponymiques, que dans ce secteur de la vallée du Rhône existaient des échanges commerciaux animés et qu'à partir du I^{er} siècle jusqu'à la fin du IV^e il y avait eu un port à *Condate* (l'auteur a dégagé des vestiges d'un bâtiment romain qui, très vraisemblablement, était un grand entrepôt); il démontre également l'existence, sur une colline voisine, d'un petit centre d'habitat appelé probablement *Vinitium*. Plus tard, ce sont le port et le passage de Seyssel, situés aussi sur le Rhône, un peu plus au nord, qui se chargent des fonctions de Condate. Encore plus au nord, il y avait le débarcadère voisin et le village de Regonfle; celui-ci, toutefois, ne semble avoir joué le rôle principal que plus tard, à l'époque du bas Moyen Age et des temps modernes.

Dans une de ses études, l'auteur présente toute la documentation cartographique et toutes les mesures relatives à la construction de l'entrepôt des sels à Regonfle, dont les débuts peuvent être datés de la charnière du XVI^e et du XVII^e siècle. Il a réussi ensuite à détecter les étapes suivantes de la transformation et du fonctionnement de cet entrepôt au cours du XVIII^e siècle ainsi que son déclin au XIX^e. Les plans et les dessins publiés dans l'article peuvent être très bien utilisés à titre de comparaison pour les études sur la construction et la disposition des entrepôts de sel dans d'autres régions de l'Europe.

Varsovie

Teresa Wasowicz

JEAN-CHARLES PAYEN, *Le Moyen Age. I. Des origines à 1300.* – DANIEL POIRION, *Le Moyen Age. II. ~1300–1480.* Paris, Arthaud, 1970 et 1971. In-8°, 356 et 342 p. (*Littérature française*. Collection dirigée par Claude Pichois.) – Wenn diese Übersicht der französischen Literatur (die ersten zwei Bände einer Reihe, die bis zur Gegenwart reichen soll) von einem Historiker angezeigt wird, so ist der Grund darin zu suchen, dass wir es hier mit einem originellen und einfallsreichen Versuch zu tun haben, die Literatur des Mittelalters dem modernen, mediävistisch nicht geschulten Leser nahezubringen und die traditionellen Grenzen zwischen Geschichte und Literaturgeschichte weitgehend zu verwischen. Die Grundidee (in beiden Bänden nicht gleichmässig durchgeführt) ist die Zerlegung der üblichen kontinuierlichen Betrachtungsweise literarhistorischer Darstellungen in unterschiedliche Querschnitte, die von gelungenen Illustrationen (schwarz-weiß) begleitet werden. Zunächst wird eine «eigentliche historische» Übersicht geboten (bloss im ersten Band), worauf eine Untersuchung der Mentalität dieser Zeit folgt (I: *Les structures mentales*. II: *Les contradictions et la crise de la mentalité médiévale*), worauf in dem 1. Band eine Skizze der literarischen Genre und eine Einführung in das Altfranzösische, während im 2. Band ein Abschnitt über die bedeutendsten Verfasser dieser Epoche folgt. Beide Bände bieten zum Abschluss eine kurze Anthologie von Bruchstücken aus den angezeigten Werken, ein Verzeichnis der Autoren des betreffenden Zeitabschnittes mit weiterführenden bibliographischen Angaben sowie eine chronologische Übersichtstabelle.

Wenn der Schlussteil vor allem von praktischer Bedeutung ist und

die Benutzung der Darstellung als eine Art von Handbuch erleichtern wird, so liegt der eigentliche Schwerpunkt der Versuche meines Erachtens bei den Partien über die Mentalität. Während es lexikographisch-bibliographische Handbücher bereits mehrfach gibt (vgl. etwa den *Dictionnaire des lettres françaises* (I) *Le Moyen Age*. Paris 1964), so ist nach vielfachen Vorarbeiten (genannt seien von den Historikern bes. J. Le Goff, B. Guenée und R. Mandrou von den Literaturhistorikern bes. E. Köhler und seine Schule) der Versuch einer Geschichte der Mentalität in dieser gesamten Breite ein gewisses Novum. Zwar ist – begreiflicherweise – die eigentliche Darstellung stark literatur-soziologisch ausgerichtet; aber bei dem gegenwärtigen Stand unserer Kenntnisse kann zunächst kaum mehr geboten werden. Offen bleibt auch bei dieser Darstellungsweise öfters der innere Zusammenhang der einzelnen «Querschnitte», die wiederholt Gefahr laufen einfach parallel nebeneinander zu stehen. Dies kann jedoch nicht den Verfassern angelastet werden, da eine wirklich befriedigende Lösung gerade dieses Problems meines Wissens bisher überhaupt nicht geglückt ist – weder für die mittelalterliche Literatur noch für einen der anderen Zeitabschnitte. Im ganzen gesehen handelt es sich bei den beiden Bänden nicht nur um eine sehr handliche und praktische Darstellung, sondern gleichzeitig um eine Anregung für den Mediävisten Fragen Aufmerksamkeit zu widmen, die nicht immer für ihn ganz selbstverständlich sind.

Basel

František Graus

HANS GEORG REUTER, *Die Lehre vom Ritterstand. Zum Ritterbegriff in Historiographie und Dichtung vom 11. bis zum 13. Jahrhundert*. Köln, Wien, Böhlau, 1971. II/207 S. (Neue Wirtschaftsgeschichte, Bd.4.) – Verfasser bietet zunächst eine kurze und nützliche Übersicht der Forschung und möchte dann aufgrund einer Analyse der Quellenstellen das Verhältnis von Dichtung und Wirklichkeit in bezug auf die Lehre vom «Ritterstand» feststellen, insbesondere durch die Festlegung der verschiedenen Bedeutungen des Begriffes «miles» und «Ritter». Das Ergebnis lässt sich dahingehend zusammenfassen, dass es *den* Ritter oder einen festen Ritterstand nicht gegeben hat; die «herrschende Lehre», die einen einheitlichen Ritterstand (vom Kaiser bis zum Ministerialen) konstruierte, wurde im 18. Jahrhundert geformt, festigte sich im 19. Jahrhundert und wird zuweilen heute noch weitertradiert. Die Ritter sind aber kein Stand im angeführten Sinn, sondern eine unbestimmte, kaum fixierbare Gruppe.

So verdienstvoll die Untersuchung ist, sie scheint zuwenig zu berücksichtigen, dass das *Ritterideal* literarisch recht ausgeprägt war und zuweilen theoretisch einen einheitlichen «Ritterstand» schildert. Dieses Ideal war dermaßen prägend, dass bis tief in das Spätmittelalter hinein recht unterschiedliche Leute danach strebten, zu Rittern geschlagen zu werden. Wenn die Feststellung, dass die alte Ansicht von einem sozial und rechtlich genau begrenzten Ritterstand nicht mehr zu halten ist (wie neuerdings bereits öfters festgestellt wurde – vgl. besonders die Arbeiten von A. Borst und J. M. van Winter) richtig ist, so dürfte andererseits daran festzuhalten sein, dass *der* Ritter eine zeitgenössische literarische Fiktion, eine Idealfigur ist, dessen Abbild zwar nicht die Realität widerspiegelt, auch keinen

«Stand» schuf, wohl aber in seiner idealtypischen Geschlossenheit Moden hervorrief, die für die Folgezeit ungemein wichtig werden sollten.

Basel

František Graus

ROLF KIESSLING, *Bürgerliche Gesellschaft und Kirche in Augsburg im Spätmittelalter. Ein Beitrag zur Strukturanalyse der oberdeutschen Reichsstadt*. Augsburg, Verlag H. Muhlberger, 1971. 397 S. (Abhandlungen zur Geschichte der Stadt Augsburg, Bd. 19.) – Das Buch (ursprünglich eine von K. Bosl, München, betreute Dissertation) folgt in seiner Gesamtanlage einem neuen Trend der Stadtgeschichtsforschung, die v. a. die Struktur der mittelalterlichen Stadt ins Auge fasst und von da her die Geschichte der Städte interpretiert. Aus diesem, recht weiten, und bisher wenig erforschten Problembereich hat der Verfasser den Teil ausgewählt, der das Verhältnis von Bürgertum und Kirche anbetrifft – ein gerade in Augsburg mit seiner spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen «Hochfinanz», mit seiner Bedeutung in der Kulturgeschichte und nicht zuletzt durch die steten Spannungen, die aus ihrer Stellung als Bischofsstadt entsprangen ungemein reizvolle Aufgabe, um so mehr als die Quellengrundlage genügend tragfähig ist, um zu plausiblen und belegten Schlüssen zu gelangen.

Nach der Skizzierung der politischen und verfassungsmässigen Grundlagen der Entwicklung (besonders im Hinblick auf das Verhältnis Stadt: kirchliche Institutionen) wird die Lage der beiden «Partner» untersucht, die Dynamik des Bürgertums aufgezeigt, die Verdrängung der Geistlichen der Stifte (auch auf innerkirchlichem Gebiet durch die Bettelorden) und das langsame Vordringen der Bürger in die traditionellen Reservate der Kirche, auf dem Gebiet der sozialen Fürsorge und der Bildung, die schliesslich in einer (sehr zahmen und halbherzigen) Kritik der Kirche gipfelte, deren Bedeutung wohl etwas überschätzt sein dürfte.

Die soziale Schichtung der Stadt wird gut dokumentiert; der scharfe Gegensatz zwischen Armen und Reichen klar herausgearbeitet, auch wenn zuweilen – unter der Verlockung der Thematik, die die Laien notgedrungen in ein Lager zusammendrängt – das Bürgertum zu einheitlich gezeichnet wird.

Die Arbeit ist übersichtlich gegliedert (stellenweise wäre eine Straffung der Darstellung kein Mangel gewesen), gut dokumentiert und stellt einen instruktiven Beitrag zur Stadtgeschichte des Spätmittelalters dar, einen Beitrag, der sowohl wegen der paradigmatischen Bedeutung von Augsburg als auch wegen der neuen und anregenden Fragestellung weit über den Bereich der Lokalgeschichte hin Aufmerksamkeit verdient.

Basel

František Graus

NICHOLAS COPERNICUS, *Complete Works*, vol. I: *The Manuscript of Nicolas Copernicus «On the Revolutions»*. Facsimile. Macmillan Polish Scientific Publishers, London-Warsaw-Cracow, 1972. Fol., XI + 25 p., tabl., 440 facsimilés. — Le premier volume des œuvres complètes de Nicolas Copernic (traduction anglaise d'Edouard Rosen) est paru sous la direction de Paul Czartoryski, précédé d'une introduction due aux spécialistes du Centre de Recherches Coperniciennes de l'Institut d'Histoire des Sciences et de la Technique, Académie Polonaise des Sciences, et d'un avant-propos biblio-

graphique de Georges Zathey. Le volume contient une reproduction en couleurs de l'autographe du *De Revolutionibus* écrit par Copernic en langue latine et conservé à présent à la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie. Dans l'avant-propos on trouve, accompagnée de planches, une analyse du papier, de l'écriture et de la reliure du manuscrit, ainsi que l'histoire de ce dernier. Le même volume paraîtra bientôt en versions latine et polonaise.

Le II^e volume (sous presse), sous la direction de Georges Dobrzycki, comprendra la transcription intégrale du manuscrit autographe et les commentaires d'Alexandre Birkenmajer et de Georges Dobrzycki. Le III^e volume (également sous presse), sous la direction de Paul Czartoryski, livrera les autres écrits de Copernic sur l'astronomie et l'économie, ses lettres ainsi que sa traduction du grec des lettres de Théophylacte Simocatta. Ces deux volumes paraîtront, eux aussi, en trois versions: latine, polonaise et anglaise.

La publication a été préparée à l'occasion du 500^e anniversaire (en 1973) de la naissance de Nicolas Copernic par l'Académie Polonaise des Sciences en coopération avec le Comité Nicolas Copernic de l'Union Internationale d'Histoire et de la Philosophie de la Science (UIHPS). Il y a lieu de supposer et d'espérer que cette édition servira de fondement à d'autres versions des œuvres de Copernic.

Varsovie

Teresa Wasowicz

KONRAD VON MOLTKE, *Siegmund von Dietrichstein. Die Anfänge ständischer Institutionen und das Eindringen des Protestantismus in die Steiermark zur Zeit Maximilians I. und Ferdinands I.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970. 394 S. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 29.) – Der Verfasser hat sich das hochgesteckte Ziel gesetzt, eine der führenden politischen Gestalten Innerösterreichs aus dem ersten Drittel des 16. Jahrhunderts sowohl biographisch als auch nach der landständischen und reformationsgeschichtlichen Seite hin darzustellen. Ein solches Unternehmen erforderte eine umfangreiche Arbeit an den historischen Quellen, über die sich der Verfasser eine gute Übersicht verschafft und in die er sich auch bestens eingelese hat. So verraten die Exkurse eine gute Beobachtungsgabe. Auch haben die gedankenreichen Ausführungen des Verfassers zu einer Reihe von Problemen der landständischen Verfassung der Steiermark wie auch zur Frage der Frühreformation diskussionswürdige und weiterführende Ergebnisse geliefert.

Zu der gediegenen Aufmachung des Buches (hier sei besonders das gut gegliederte Register hervorgehoben) will ganz und gar nicht die teilweise «schlampige» Arbeitsweise des Verfassers in seinem Apparat passen, wozu bereits Helmut J. Mezler-Andelberg in *MIÖG* 80, 1972, S. 207, einige Kostproben geliefert hat. Das Quellen- und Literaturverzeichnis frönt der mehr und mehr um sich greifenden Unsitte, die Vornamen der Verfasser lediglich mit dem Anfangsbuchstaben abzukürzen und bei der Angabe von Zeitschriftenaufsätzen überdies auf die Seitenzahlen gänzlich zu verzichten, eine Bequemlichkeit zwar für den Verfasser, für die er dem Leser kaum Dank abgewinnen wird. Und ob jeder Leser hinter «KV» und «MI» ohne weiteres Karl V. und Maximilian I. vermuten wird, ist ebenfalls fraglich. Hat er sich aber mit dieser Abkürzungsweise endlich vertraut gemacht, so gibt ihm

«Fe» als Ferdinand I. neue Rätsel auf, insbesondere dann, wenn Friedrich III. wieder unter «FIII» läuft. Mag es noch zulässig erscheinen, im Text von dem Kanzler Rem zu sprechen (der Leser wird schon wissen, wer gemeint ist), so erweckt der Verfasser den Eindruck, er habe diesen Rem selbst nicht identifizieren können, wenn er ihn ohne Vornamen in das Register (S. 389) aufnimmt. Marx Sittich von Embs (besser: Ems) hätte im Index unter Ems, keinesfalls aber unter Sittig (so S. 390) aufscheinen dürfen. Alles das sind Mängel, die man einer Veröffentlichung des Max-Planck-Institutes für Geschichte unter keinen Umständen nachsehen kann.

Bregenz

Karl Heinz Burmeister

BARBARA WOLFF-LOZINSKA, *Malowidła stropów polskich 1 połowy XVI wieku. Dekoracje roślinne i kasetonowe* [Peintures des plafonds polonais de la première moitié du XVI^e s. Ornaments végétaux et compartiments]. Warszawa, 1971. 244 pages, 242 illustrations + 4 tables. — Les nombreuses polychromies des églises en bois en Pologne, datées du gothique tardif et du début de la Renaissance, forment un ensemble cohérent dont l'élaboration a permis d'avancer les recherches sur la forme locale d'expression artistique. Les études de ce type sont rares, même dans la littérature européenne. En se fondant sur une analyse détaillée des décorations des églises de Kozy, de Libusza, de Kruzlowa, de Grebien, de Laszew et d'autres localités, l'auteur se penche surtout sur les problèmes relatifs au laboratoire artistique, ceux-ci ayant eu pour les maîtres de l'époque une importance de premier ordre. L'auteur présente aussi, très largement, la question des modèles qui ont servi aux peintres des plafonds polonais; elle souligne le grand rôle, dans ce domaine, de l'inspiration des tissus décoratifs. L'auteur prête beaucoup d'attention aux «contenus idéologiques» des décorations sur les plafonds des églises en bois étudiées. Mais elle s'exprime avec grande modération en cette matière, tenant compte du fait que pour les artistes de province, les détails ne devaient pas nécessairement avoir de profonde signification symbolique. Les églises en bois à plafonds peints, conservées en Pologne et en d'autres territoires de l'Europe, ne sont certainement que des restes très modestes de ce qui y existait jadis. Plus d'une dizaine de plafonds ont été détruits en Pologne pendant les dernières décennies. Certains n'ont même pas de documentation scientifique complète. On peut se demander toutefois s'il est juste d'affirmer que les églises en bois, avec leurs décors, subsistèrent surtout sur les territoires retardés au point de vue économique. Il semble qu'à l'échelle européenne elles sont en rapport, en premier lieu, avec l'extension et l'exploitation, ou la dévastation, des forêts. Il n'y a cependant aucun doute que le facteur économique, lui aussi, joua un grand rôle (l'érection d'une nouvelle église en pierre sur l'emplacement de l'ancienne église en bois).

En Styrie, en Carinthie et dans le Tyrol, les plafonds peints se rencontrent dans les églises maçonnes, souvent de l'époque romane. A en croire des notices qui nous informent des nombreux remplacements de plafonds par des voûtes, lors des remaniements ou des reconstructions du XVI^e siècle, leur nombre avait du être encore plus grand. En Allemagne, les polychromies des plafonds en bois conservés dans les églises maçonnes sont un phénomène rarement rencontré. La Réforme, dans ce pays aussi bien qu'en Suisse,

entraîna le blanchissement de nombreux murs et plafonds peints. L'ouvrage que nous signalons est pourvu d'un ample résumé en langues allemande et russe, ce qui le rend aussi accessible, avec ses nombreuses illustrations, aux spécialistes d'Europe orientale et occidentale.

Varsovie

Teresa Wasowicz

KARL GREINER, *Die Glashütten in Württemberg*. Wiesbaden, Steiner, 1971. VIII/72 S., 32 S. Taf. mit 67 Abb. (Veröffentlichungen zur Geschichte des Glases und der Glashütten in Deutschland, Bd. 2.) – Gestützt auf lokales Urkundenmaterial stellt der Verfasser den Aufschwung der württembergischen Glashütten vom 15. bis 19. Jahrhundert und ihren Niedergang dar. Ihr Entstehen verdanken sie der merkantilistischen Einstellung der Grundherren, namentlich der Klöster. Sie wollten ihre Wälder erschliessen, Siedlungspolitik treiben und der wachsenden Bevölkerung Arbeitsgelegenheiten bieten. Am besten gediehen die Glashütten, wo das Holz, zum Beispiel durch Flößen, billig herangeführt werden konnte und wo keine Eisenhütten lagen. Das Werk bildet viele Beispiele für den Entfernungsschutz und eine primitive Zollpolitik. Auch arbeitsrechtlich enthält es interessante Belege über Streiks wegen Lohnrückständen, Kündigungsfristen, Schutz der Gesundheit, Wanderbewegungen, Hausieren. Zu gesundheitsschädlichen Arbeiten wurden Häftlinge aus dem Schuldturm herangezogen. Gelernte Glasarbeiter hatten eine gehobene Sozialstellung; die Hütten mussten sich vor Abwanderung schützen. Einige von ihnen wurden in Risikogemeinschaftsbetriebe, wobei die Glasmacher an Zahlungsstatt einen Warenanteil erhielten, worüber sie selbst verfügen konnten. Es zog auch verschiedene schweizerische Glasmacher nach Württemberg. Geeignete Erde wurde mitunter aus Solothurn bezogen, feuerfestes Material für die Öfen aus Langnau BE. Das Werk bildet einen hübschen Einblick in die Übergangsepoche vom Handwerk zur Industrie. Zuletzt noch auf Sektflaschen spezialisiert verschwand diese Glasindustrie schon mit dem Aufkommen der Eisenbahn und vollends mit der Verbreitung der Kohlenfeuerung zu Anfang des 20. Jahrhunderts.

Zürich

Hans Herold

Acta Pacis Westphalicae. Serie III Abt. A: *Protokolle*. Bd. 4: *Die Beratungen der katholischen Stände*. 1: 1645–1647. Bearb. von FRITZ WOLFF unter Mitw. von HILDBURG SCHMIDT-VON ESSEN. Münster Westfalen, Aschendorff, 1970. LXVII/585 S. – Ein weiterer Band der von Max Braubach und Conrad Repgen herausgegebenen Akten des westfälischen Friedenskongresses liegt mit diesem vor, der allerlei Neues und Interessantes enthält. Vom schweizerischen Standpunkt aus enthält er allerdings nichts Wesentliches, zumal im behandelten Zeitraum die Exemptionsfrage noch nicht spruchreif war, die übrigen Erwähnungen speziell schweizerischer Belange, vor allem durch den Vertreter des Bistums Konstanz, den notwendigen Versuchen, den Text zu kürzen, zum Opfer gefallen sind. Immerhin verweisen die Zusammenfassungen auf das Vorgetragene hin und erlauben wenigstens, diese sehr vereinzelt Erwähnungen über die Register aufzufinden. Die Bemerkungen des Konstanzer Gesandten zu den Schwierigkeiten

seines Herrn mit den Schweizern, vor allem den reformierten, sind nicht uninteressant. Es mag vom Gesamtvorhaben der Edition her gesehen als notwendig und zweckmässig erscheinen, derartige Bemerkungen, die am Rande der eigentlichen Verhandlungen liegen, zu kürzen. Für den Erforscher landesgeschichtlicher Aspekte dieser Zeit wären gleichwohl derartige Nebensächlichkeiten manches Mal von Nutzen, da sich gerade in diesen hoch-offiziellen Äusserungen die Nöte und die Schwierigkeiten spiegeln, denen beispielsweise der Bischof von Konstanz gegenüber stand (zum Beispiel S. 135). Für die Bistümer Basel und Chur finden sich leider keine derartigen Bemerkungen. Der würzburgische Gesandte Johann Philipp von Vorburg, der auch den Bischof von Basel vertrat, hätte dank seiner Delsberger Herkunft vielleicht auch derartige Hinweise geben können, sprach aber in erster Linie für Würzburg. Ebenso wenig lassen die Voten von Chur, das vom kurkölnischen Gesandten, dem Bischof von Osnabrück, Minden und Verden Franz Wilhelm von Wartenberg, mitvertreten wurde, irgendwelche spezielleren Hinweise erwarten.

Obwohl es an diesem Orte am Platz ist, das Schweizergeschichtliche besonders hervorzuheben, so ist doch der Band den Protokollen des Friedenskongresses gewidmet. Sie beginnen im Oktober 1645 und gehen hier bis zum 2. April 1647, dem Zeitpunkt, an dem die kaiserlichen Gesandten ihren Alleingang gegenüber Schweden und den Protestanten beendet hatten. Der Bearbeiter macht darauf aufmerksam, dass diese Protokolle keineswegs «die ungeschminkte Offenbarung der Ziele und Absichten der einzelnen katholischen Stände» enthalten. Das relativ grosse Beratungsgremium und die unterschiedlichen Ansichten innerhalb der Stände hätten das verhindert. Die oft extremen Ansichten der katholischen Stände kommen aber gleichwohl gut zum Ausdruck, wenn man sich einmal eingelesen hat. Das Kanzlei-deutsch mit den eingesprengten lateinischen Brocken ist bekanntlich schon nicht immer leicht verständlich. Die eingeschobenen Zusammenfassungen im modernen Stil bedingen einen dauernden Wechsel, so dass man den Herausgebern raten möchte, mit diesen Kürzungen sparsam umzugehen. Andererseits ist es natürlich notwendig, Wiederholungen auszumerzen.

Das Register ist genügend und zuverlässig.

Basel

Karl Mommsen

BELA KÖPECZI, *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle. Etude d'histoire des relations diplomatiques et d'histoire des idées*. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1971. Gd. in-8°, 624 p., pl. — Ce gros ouvrage est divisé en deux parties. La première retrace l'histoire des relations entre la France et la Hongrie à l'époque de Rakóczi. Quelle fut l'origine de la guerre d'indépendance que ce prince conduisit de 1703 à 1711? Quelle aide Louis XIV lui apporta-t-il? Et pourquoi cette aide fut-elle si mesurée? Jusqu'où va la responsabilité de la France dans l'échec final de la révolte hongroise? Rakóczi s'est-il ou non laissé duper par la diplomatie française? Telles sont quelques-unes des questions qui trouvent leur réponse dans cet ample exposé, principalement basé sur les correspondances conservées aux Archives du Quai d'Orsay.

La seconde partie étudie «l'image de la Hongrie devant l'opinion fran-

gaise au début du XVIII^e siècle», à partir des nouvelles parues dans les gazettes, des articles publiés dans divers périodiques de langue française (le *Mercure historique et politique*, *l'Esprit des cours*, le *Journal de Verdun*, etc.) et des nombreux pamphlets contemporains. Deux chapitres, l'un sur la Hongrie dans la littérature géographique et historique (de Pierre Davity, 1614, à Claude-Michel de Sacy, 1778), l'autre sur la figure de Rakóczi dans les belles-lettres complètent cette substantielle analyse d'opinion. Les titres de quelques-unes des publications étudiées sont d'ailleurs reproduits en fac-similé dans les planches hors-texte annexées au volume, à côté des portraits des principaux protagonistes de l'affaire. L'ouvrage est pourvu d'un index des noms.

Ajoutons que l'auteur, qui est professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest, écrit le meilleur français du monde.

Genève

J.-D. Candaux

JEAN MEYER, *La noblesse bretonne au XVIII^e siècle*. Paris, Flammarion, 1972. In-12°, 372 p. («Science», collection dirigée par Joseph Goy). — La collection «Science» vient de publier fort à propos le résumé de la thèse monumentale, parue en 1966, que Jean Meyer a consacrée à *La noblesse bretonne au XVIII^e siècle*.

J. Meyer décrit le processus de castification que subit la noblesse bretonne scellée par la «Réformation» de 1668/1770. A cette date, on peut compter autour de 6000 ménages ou environ 40 000 personnes et, fait exceptionnel en France, la noblesse d'origine médiévale en constitue une part anormalement grande. La coutume de Bretagne est à l'origine de cette situation. Le partage noble, tout en préservant à l'aîné le préciput ainsi que les deux tiers des biens nobles, expose les cadets à un automatique appauvrissement. Il contribue ainsi à créer une «étroite aristocratie foncière» en face d'une masse de cadets besogneux rejetés dans la plèbe nobiliaire. Autre particularité, la «noblesse dormante» qui permet aux seuls nobles bretons pendant la dérogeance d'exercer un commerce et de participer à la vie économique.

Pour entrer dans la noblesse, il s'offre deux voies. L'achat d'un office anoblissant comme celui de secrétaire du roi, appelé la savonnette à vilain, et l'obtention de lettres de noblesse décernées exclusivement par mérite à partir de 1715, mais à l'intérieur d'une ploutocratie. En somme, un apport très faible, en moyenne trois anoblis par an.

Enfin, la noblesse parlementaire tient le rôle d'une aristocratie. C'est par sa puissance terrienne, seigneuriale et féodale que la majeure partie de la moyenne et petite noblesse dépend d'elle.

Un grand livre qui ne devrait manquer dans aucune bibliothèque spécialisée dans l'histoire de France.

Genève

Dieter Gembicki

ANDRÉ KASPI, *Révolution ou guerre d'indépendance? La naissance des Etats-Unis*. Paris, Presses universitaires de France, 1972. In-16°, 96 p. (coll. «Dossiers Clio», n° 33). — Dossier très précieux que celui-ci, par le sujet qu'il

traite et par la clarté avec laquelle il analyse un épisode dont les conséquences «n'intéressent pas que les Américains».

L'introduction (p. 5-26) pose la question essentielle: *Révolution ou guerre d'indépendance?* La réponse d'André Kaspi tient compte des recherches les plus récentes exposées au cours du colloque d'histoire américaine du mois d'avril 1970.

Jusqu'en 1776, il s'agit essentiellement d'une révolte des colons soucieux de protéger leurs intérêts. Si l'on y remarque quelques bribes de particularismes locaux par rapport à la métropole anglaise, on n'y rencontre pas de sentiment national. Mais, au cours de la guerre de 1775 à 1783, «dans le cours même du conflit s'est établie une nouvelle légalité qui constitue la Révolution elle-même». Chaque colonie devient une république possédant – à l'exception du Connecticut et de Rhode Island – une constitution écrite; les pouvoirs sont séparés et le peuple est à l'origine du pouvoir politique. Des difficultés surgissent lorsqu'il s'agit d'élaborer la constitution de 1787. Nationalistes et antifédéralistes s'affrontent sur l'avenir de la société américaine: leur pays se cantonnera-t-il «dans le cadre d'une agriculture de subsistance» ou se tournera-t-il «vers le commerce et l'industrie»? Finalement, une tendance modérée fait prévaloir son compromis: la constitution correspondra à sa «conception d'une démocratie, fondée sur la propriété et la défense des libertés». Il appartiendra aux générations suivantes de l'adapter aux circonstances, ainsi qu'à «leurs besoins et à leurs idéaux».

Chacune des étapes de cette histoire est expliquée par des documents (p. 26-90) qui, pour la plupart, sont traduits pour la première fois en langue française. Une bibliographie succincte complète ce travail. Il se révélera extrêmement utile pour les professeurs et les étudiants.

Sierre

Michel Salamin

CLAUDE FOHLEN, *Qu'est-ce que la révolution industrielle?* Paris, Editions Robert Laffont, 1971. In-8°, 317 p. (Collection «Science nouvelle»). — Alors que beaucoup de pays tentent de susciter cette expérience chez eux, les historiens s'interrogent encore sur le phénomène et notamment sur ses causes. On a beaucoup épilogué à ce propos. Claude Fohlen propose ici une revue des théories nées depuis le début du siècle et surtout depuis une vingtaine d'années.

Et, pour commencer, comment définir le terme? L'auteur présente d'abord un aperçu solidement documenté sur le cheminement de l'expression, son contenu et sa portée émotionnelle. Au cours de cet historique, ce sont non seulement des historiens qui entrent dans le débat, mais encore des économistes, des sociologues, des psychologues et des planificateurs. Voilà enfin qui satisfera pleinement ceux qui aiment à s'interroger sur l'origine d'un concept, son évolution et ses significations.

Quid du phénomène lui-même? C'est une question qui, de génération en génération, s'est enrichie d'hypothèses nouvelles. Claude Fohlen met en relief la complexité croissante d'un problème, dont on envisage de moins en moins les aspects partiels au profit d'une vision globale. On recherche les antécédents lointains de la révolution industrielle, on en analyse les répercussions sur l'ensemble d'une économie, comme sur les conditions des échanges internationaux; bien plus, l'on s'interroge sur ses dimensions

sociales et intellectuelles. L'auteur en vient à préciser les relations entre révolution industrielle et croissance économique, notant au passage comment on a pu mettre à contribution le matériel statistique existant et passer d'une histoire qualitative à une histoire quantitative.

Avant de consacrer deux importants chapitres aux implications sociales du phénomène, Claude Fohlen en examine encore les causes, telles que des historiens ou des économistes les ont proposées et discute leurs points de vue. Parmi les facteurs endogènes de la révolution industrielle, il s'arrête à la technologie, à la chaîne et à la logique des innovations; aux problèmes de l'accumulation du capital et des investissements; au rôle des entrepreneurs – non sans une digression intéressante sur les minorités religieuses et les élites économiques. Dans l'exposé des facteurs exogènes, le lecteur trouvera encore une introduction utile à d'autres discussions: celles de la thèse d'une révolution agricole, des mécanismes démographiques de la révolution industrielle, de l'influence de l'éducation et du rôle de l'Etat.

Constamment, les expériences du passé sont confrontées avec les préoccupations actuelles. Et une vision planétaire des problèmes ajoute une dimension de plus à l'ouvrage. Voilà une excellente synthèse.

Berne

Béatrice Veyrassat

CHRISTOPH STÖLZL, *Die Ära Bach in Böhmen. Sozialgeschichtliche Studien zum Neoabsolutismus 1849–1859*. München-Wien, R. Oldenbourg, 1971. S. 360. (Veröffentlichungen des Collegium Carolinum, Bd. 26.) – Die Saarbrückener Dissertation (bei F. Prinz) hat sich die Aufgabe gestellt, die Wirtschaft und Sozialstruktur in den Jahren 1849–1859 in Böhmen zu untersuchen, jenen Zeitabschnitt, in dem – nach der gescheiterten Revolution von 1848 – der Versuch unternommen wurde, aus der Monarchie einen modernen Nationalstaat zu machen. Da jede politische Tätigkeit praktisch unmöglich war, konzentrierte sich die Tätigkeit der neuen bürgerlichen Schichten völlig auf die wirtschaftliche Tätigkeit, in die der Staat überhaupt nicht eingriff. Die Ära Bach ist die Zeit der Festigung des Kapitalismus in Böhmen und zugleich die Epoche, wo sich, sozusagen im stillen, die moderne tschechische Nationalbewegung verjüngte und definitiv konsolidierte. (Auch auf die zum Teil unterschiedliche Entwicklung der deutschen Bevölkerung in Böhmen weist Verfasser öfter hin.) Am Ende dieser Epoche war der Versuch einen österreichischen Nationalstaat zu schaffen endgültig gescheitert; die Auseinandersetzungen zwischen den einzelnen Nationen sollten weiterhin in der Innenpolitik der Monarchie dominieren.

Die Untersuchung, die solide Quellen- und Literaturkenntnis auszeichnet, geht von der Analyse der wirtschaftlichen Lage und der Schichtung der Bevölkerung aus, wobei nicht nur die Gesamtentwicklung Beachtung findet, sondern auch die Situation einzelner Schichten und Klassen analysiert wird, wobei sich erweist, dass die einzelnen Gruppen sehr verschieden an dem wirtschaftlichen Aufstieg partizipierten, dabei aber zum Teil analog (national) reagierten. Bei der geradezu paradigmatischen Bedeutung der Sprach- und Nationalitätenkämpfe in Böhmen verdient die solide Analyse auch die Aufmerksamkeit jener Historiker, die sich allgemein mit der Nationalitätenfrage im 19. Jahrhundert befassen.

Basel

František Graus

Archivio Centrale dello Stato. Gli archivi del IV corpo d'esercito e di Roma capitale. Inventario a cura di RAOUL GUÉZE e ANTONIO PAPA. Roma, 1970. In-8°, XXIV + 277 p. (Ministero dell'Interno, Pubblicazioni degli Archivi di Stato, n° LXXI). — Come è noto, in occasione del centenario dell'Unità, si deliberò di iniziare la pubblicazione degli inventari degli archivi degli organi straordinari e provvisori dei governi che, nel passaggio dai vecchi regimi al nuovo Stato, ressero i vari ex-Stati d'Italia. Con siffatta iniziativa s'intese predisporre una serie di strumenti di ricerca organicamente concepiti, al fine di promuovere e stimolare gli studi sui problemi dell'unificazione italiana.

Preceduti da adeguate premesse, questi inventari si propongono di gettare nuova luce sulle spesso complicate vicende istituzionali nelle fasi di transizione, e quindi forniscono un contributo di prim'ordine alla storia dell'unificazione amministrativa, un settore storiografico in continua espansione. La serie intera di questi inventari è preceduta da una prefazione di Claudio Pavone che illustra i motivi ispiratori della collana e i progressi scientifici che se ne attendono.

La prima parte del volume in questione, che è il penultimo della serie — l'altro, l'ultimo, relativo a «Gli archivi delle Giunte provvisorie di governo e della Luogotenenza del re per Roma e le province romane», è in corso di stampa —, curata da Raoul Guéze, comprende l'inventario degli atti conservati nell'archivio centrale sulla campagna del 1870; atti che costituiscono soltanto una piccola parte delle carte riguardanti il IV corpo d'esercito, che esistono nell'archivio storico dell'esercito. Altri documenti sono infatti conservati presso l'archivio di stato di Roma. E' quasi inutile aggiungere che l'incartamento del corpo è di preponderante contenuto militare, ma non per questo privo di interesse politico.

La seconda parte, curata da Antonio Papa, è dedicata all'inventario del fondo archivistico «Roma capitale», fondo che raccoglie i documenti sulla sistemazione dei pubblici uffici nella nuova capitale; fondo che «fu versato agli archivi di stato dal Ministero dei Lavori pubblici nel 1928 corredato di un elenco di versamento definito (inservibile)». E questo spiega, forse, come giustamente sottolinea l'Autore, perché è stato così scarsamente consultato anche dai più attenti studiosi dello sviluppo urbanistico della città di Roma dal 1870 ad oggi. Comunque, nell'introduzione all'inventario, il Papa descrive, in forma agile e perspicua, l'iter che portò alla emanazione delle norme speciali sulle espropriazioni rese necessarie dal trasferimento della capitale da Firenze a Roma e gli ostacoli di carattere politico, tecnico, economico e sociale che dovettero essere superati.

Il volume contiene inoltre, in appendice, l'inventario dei documenti dell'archivio dello stato maggiore dell'esercito; alcuni documenti scelti dal fondo «Roma capitale»; ed infine l'elenco, curato da Vilma Sparvoli, delle leggi e dei decreti emanati dal 9 ottobre 1870 al 31 dicembre 1871 per l'organizzazione del «territorio delle province romane» e per l'estensione ad esso della legislazione italiana.

Bari

Maria Ottolino

WILLIAM SERMAN, *La Commune*. Paris, Presse universitaires de France, 1971. In-16°, 93 p. («Dossiers Clio»).

JEAN HEFFER, *Les origines de la guerre de Sécession*, Paris, Presse universitaires de France, 1971. In-16°, 92 p. («Dossiers Clio»). — Cette nouvelle collection se propose de fournir aux étudiants et au public amateur d'histoire un dossier sur chaque question traitée. Celui-ci se présente sous forme d'une anthologie de documents d'époque et de textes d'historiens, offrant un spécimen des différentes interprétations qu'a suscitées l'événement. Une brève introduction, une orientation bibliographique et une chronologie facilitent l'utilisation de ces dossiers.

Le premier volume, tout naturellement à l'occasion du centenaire, a été consacré à la Commune. Présenter le sujet en 22 pages tenait de la gageure; l'auteur l'a tenté et partiellement réussi. Partiellement, parce que, si son exposé des causes de l'événement est remarquable de densité et de clarté (bien que l'on puisse se demander si toutes les allusions sont toujours compréhensibles pour le non spécialiste), la partie concernant la Commune proprement dite n'est pas de la même veine, comme si W. Serman s'était tout à coup trouvé gêné par les limites qui lui étaient imposées. Il semble avoir hésité entre le récit traditionnel, impossible en si peu de pages, et le traitement d'un certain nombre de questions essentielles.

De plus, au lieu d'introduire un dossier, il critique un type d'interprétation, s'efforçant de montrer que la Commune n'a pas le caractère prolétarien qu'on lui a si souvent prêté. Critique d'autant plus facile qu'il ne prend en considération que l'assemblée communale et ne tient pas compte des clubs et des autres organisations populaires.

Si les documents sont judicieusement choisis, les textes groupés sous la rubrique «points de vue» le sont moins; on y trouve à la fois des jugements critiques et de simples énoncés de faits qui auraient pu trouver leur place dans l'introduction. Aussi les points essentiels sur lesquels se sont opposés et se combattent encore les diverses tendances apparaissent-ils mal.

Plus réussi nous paraît le petit volume consacré à la guerre de Sécession. L'auteur a su, en une vingtaine de pages, donner un aperçu remarquable de la problématique complexe de son sujet; il a résolument écarté tout récit des événements pour se concentrer sur un certain nombre de points qui lui semblaient essentiels (une brève chronologie aurait néanmoins rendu service). L'inconvénient, c'est que le non spécialiste aura quelque peine à le suivre, car un tel exposé suppose une connaissance préalable des grandes lignes du sujet. Les documents, peu nombreux, sont judicieusement choisis et significatifs; il sont présentés en de larges extraits et ne sont pas défigurés par les coupures, comme c'est trop souvent le cas dans des anthologies de ce genre, où les auteurs, pour des raisons de place, manient les ciseaux jusqu'à réduire leurs textes à un squelette de quelques phrases importantes détachées de tout contexte. Même choix judicieux dans les extraits d'historiens qui, chaque fois, sont intelligemment situés par une introduction de quelques lignes. En résumé, un ouvrage petit par le nombre de pages mais d'une grande richesse qui pourra servir de modèle à cette nouvelle collection.

Genève

Marc Vuilleumier

HELGE GRANFELT, *Alliances and Ententes as political Weapons. From Bismarck's Alliance System to Present Time*. Lund, Gleerup, 1970. 299 p. (Publications of the Fahlbeck Foundation, Lund, XLVIII.) – Der Schwede Helge Granfelt hat früher mehrere Studien rund um den Dreibund veröffentlicht. Sein neuestes Buch schildert nun die Entwicklung der Bündnissysteme in Europa und in der übrigen Welt von der Zeit Bismarcks über die beiden Weltkriege und den Völkerbund bis hin zur NATO, zur SEATO und zum Warschauerpakt. Dabei verfolgt der Autor die Problematik bis zur Tschechenkrise von 1968, und er kennt nicht nur die grossen Linien der Verträge, sondern zitiert öfters Artikel im vollen Wortlaut. Granfelt sucht darzutun, dass Grossmächte Pakte häufig solange genau innehalten, als sie ihren Interessen entgegenkommen, jedoch über sie hinweggehen (wie zum Beispiel Hitler unter Berufung auf die Klausel «rebus sic stantibus»), sobald sie dem eigenen Vorteil zuwiderlaufen. Ferner zeigt Granfelt, dass Diplomatie und Geschichtsschreibung im Sprachgebrauch für die Begriffe «Allianz», «Entente» usw. nicht immer konsequent gewesen sind. Im ganzen schildert Granfelt eher den äusseren Ablauf der Ereignisse, als dass er ihren Hintergründen und tieferen Ursachen nachspürt, und seine Urteile beeindrucken mehr durch eine robuste Deutlichkeit als durch Subtilität. Neue grundlegende Erkenntnisse bietet das Werk kaum, doch war das bei einem schon so oft behandelten Thema auch nicht zu erwarten.

Stettlen

Beat Junker

ROBERT MICHELS, *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*. Paris, Flammarion, 1971. In-16, 309 p. (Coll. «Science»). – Robert Michels (1876–1936) gehört neben Werner Sombart und Max Weber zu den grossen Klassikern eines sich vornehmlich auf die Sozialgeschichte abstützenden bedeutenden Ansatzes zur Entwicklung der Sozialwissenschaften in Deutschland – eines Ansatzes, der dann durch die Zäsur von 1933 abrupt verschüttet und abgebrochen wurde. Im vorliegenden Werk, neben seiner Studie über den Patriotismus wohl seine wichtigste Leistung, stellt M. seine bekannte These von der (wie wir heute sagen würden: organisationssoziologisch bedingten) Oligarchisierungstendenz aller demokratischen Organisationen auf, und er untermauert sie mit einer beeindruckenden Fülle historischer Illustrationen. Seine Stärke liegt dabei weniger in der sozialstrukturellen Analyse als in einer äusserst imaginativen massen- und sozialpsychologischen Deutung des politischen Geschehens.

M.s Werk erschien erstmals 1911 in deutscher Sprache und 1914 sodann in französischer Übersetzung. 1925 hat dann M. eine zweite, unter dem Eindruck des Ersten Weltkriegs und der Entstehung und ersten Krisen der Weimarer Republik stark veränderte Ausgabe publiziert. Die vorliegende französische Neuausgabe beruht leider immer noch auf der Ausgabe von 1911, das heisst es handelt sich um einen praktisch unveränderten Abdruck der Übersetzung von 1914. Der Wert dieser Ausgabe ist dadurch von vornherein beschränkt, und dies um so mehr, als auch verzichtet wurde, die viele wichtigen Präzisierungen enthaltenden Fussnoten, die M. der zweiten Auflage beigab, zu übernehmen. Für wissenschaftliche Zwecke ist darum nach wie vor nur die von Werner Conze besorgte Neuauflage von 1957 («Zur

Soziologie des Parteiwesens in der modernen Demokratie», Kröners Taschenbuchausgabe Band 250, Verlag Alfred Kröner, Stuttgart) brauchbar.

Zürich

Daniel Frei

A magyar minisztertanács jegyzőkönyvei az első világháború korából 1914–1918. Összeállította IVÁNYI EMMA. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1960. In-8°, 581 S., Taf. (A Magyar Országos Levéltár Kiadványai, II. Forráskiadványok, 8.) [*Die Protokolle des ungarischen Ministerrates aus der Zeit des Ersten Weltkrieges 1914–1918.* Zusammengestellt von EMMA IVÁNYI. Publikationen des Staatsarchivs, II. Quellenpublikationen, 8.] – Im Jahre 1867 wurde durch die österreichisch-ungarischen Ausgleichsgesetze der ungarische Ministerrat für die Angelegenheiten der transleithanischen Reichshälfte geschaffen. Obwohl seit diesem Zeitpunkt die Staatlichkeit Ungarns wiederhergestellt wurde, bedeutete es noch nicht, dass der Kaiser die Zügel aus seinen Händen gegeben hätte. In seiner Eigenschaft als König von Ungarn kontrollierte er weiterhin die Regierungen und zwar dadurch, dass der ungarische, ebenso wie der österreichische und der Gemeinsame Ministerrat jedes bedeutende und, dem bürokratischen Hang Franz Josephs entsprechend, auch sehr oft unbedeutende Geschäft, dem Monarchen zur Entscheidung vorlegen musste. Dieses Prinzip wurde bis zum Zerfall der Doppelmonarchie aufrechterhalten.

Die Aussen- und zum Teil auch die Militärpolitik fielen nicht in den Kompetenzbereich des Budapester Kabinetts; sie waren dem Kaiser und dem Gemeinsamen Ministerrat vorbehalten. Da aber die Ministerpräsidenten beider Reichshälften an den Sitzungen des Gemeinsamen Ministerrates regelmässig teilnahmen und einzelne Probleme vorher mit ihren Ministerkollegen besprachen, war auch eine gewisse Einflussnahme des ungarischen Ministerrates auf die Aussen- und Militärpolitik der Donaumonarchie gesichert. So kamen auch Fragen von europäischer Bedeutung, wie die Verhandlungen in Breszt-Litovszk oder der Friedensvertrag von Bukarest auf die Traktandenliste der Budapester Kabinettsitzungen. Die Behandlung solcher Fragen war aber eher die Ausnahme. In der Regel befassten sich die ungarischen Minister nur mit speziellen ungarischen Problemen, wobei die Landwirtschaft in den Besprechungen einen besonders breiten Raum einnahm. Dies ist sehr verständlich, wenn man bedenkt, dass Ungarn, seinem agrarischen Charakter entsprechend, auch die Versorgung Österreichs und Deutschlands sicherstellen musste. Die übermässig grossen Exporte führten im Lande selber zu einer katastrophalen Versorgungssituation und der Ministerrat hatte immer öfter regulierend einzugreifen. Anfangs waren es nur der Fleisch- und Getreidemarkt, welche der Intervention bedurften, im Laufe der Zeit musste aber auch der Gemüse- und Obstmarkt den staatlichen Eingriffen unterworfen werden. Die immer schwerer werdende Versorgung der Bevölkerung mit Lebensmitteln illustriert am besten die Tatsache, dass am 15. November 1917 sogar der Preis für gedörrte Zwetschgen durch den Ministerrat festgelegt wurde. Dieses krasse Beispiel zeigt auch deutlich, dass die noch immer weit verbreitete Meinung, Ungarn habe während des Ersten Weltkrieges keine ernststen Schwierigkeiten mit dem Lebensmittelmarkt gehabt, auf Irrtümern beruht.

Die schon während der ganzen Ausgleichszeit sehr gespannte, finanzielle

Situation des Staates wurde durch die Kriegslasten vollends durcheinandergebracht. Die Aufrufe zur Sparsamkeit (1. August 1914) sowie die Klagen über «Verschwendungen der Kriegsleitung» (19. April 1915) konnten naturgemäss nichts nützen. Nur die Aufnahme von immer neuen Kriegskrediten ermöglichte es, die aus den Fugen geratenen Finanzen einigermaßen unter Kontrolle zu halten.

Die immer ernster werdende militärische, politische und wirtschaftliche Lage manifestierte sich auch darin, dass die Regierungen in Transleithanien immer öfters wechselten. Die letzte, vorrevolutionäre Regierung des am 29. Oktober 1918 ernannten Ministerpräsidenten, des Grafen Hadik, hat keine Protokolle mehr hinterlassen.

Zürich

L. Lukacszy

CHRISTEL PACHE, *Theodor Bäuerles Beitrag zur deutschen Erwachsenenbildung*. Stuttgart, Klett, 1971, 305 S. (Materialien zur Erwachsenenbildung.) – Theodor Bäuerle war die Seele der Württemberger Erwachsenenbildung der Weimarer Zeit. Sein Verdienst ist nicht das eines Didaktikers (wie Weitsch) oder eines Theoretikers (wie etwa Rosenstock und Flitner), sondern das des Organisators und Mittelpunktes eines Personenkreises gleicher Intention. Seine theoretischen Ansatzpunkte – zum Beispiel die Lehre von den «Lebenskreisen» Familie, Heimat, Volk usw. – liessen ihn zu einem führenden Hohenrodter werden, waren aber so offen und im politischen Kräftefeld nicht abgesichert, dass sie einerseits Missdeutungen zuließen, andererseits Bäuerle selbst in den frühen dreissiger Jahren zu wenig Abgrenzung gegenüber der nationalsozialistischen Ideologie boten.

Bäuerle, von Hause aus Volksschullehrer in der Nachfolge Pestalozzis, Gaudigs und Kerschensteiners, ist mit der andauernden Unterstützung des Industriellen Robert Bosch, dessen Leben Theodor Heuss beschrieben hat, der Gründer und Gestalter des württembergischen Vereins zur Förderung der Volksbildung geworden. Dieser «Bildungskonzern», der zehn Abteilungen hatte (Bücherei, Heimat, Musik, Theater, Lichtbild, Bildende Kunst, Volkshochschule Stuttgart, deren Frauenabteilung, Volkshochschulheime Denkendorf und Comburg, Presse und Verlag), wurde von Bäuerle geleitet; ihm stand die Auslese der Mitarbeiter zu, er besorgte die Finanzierung der Arbeit. Allen Erwachsenenbildungsinstitutionen jener Zeit stellten Wirtschaftskrise und Arbeitslosigkeit neue Aufgaben. Erwerbslosenkurse und «Heimatwerk» (freiwilliger Arbeitsdienst; vgl. die Arbeit Rosenstocks auf diesem Gebiet) waren die neuen Organe, die Bäuerle dafür schuf.

Der dritte Hauptzweig seiner Arbeit waren die Aussenbeziehungen: sein Wirken für die Neue Richtung im Hohenrodter Bund, für dessen Ausbildungsstätte (Deutsche Schule für Volksforschung und Erwachsenenbildung) und für die Zusammenfassung aller Länder-Volkshochschulen im Geiste der intensiven Volksbildung.

Die Arbeit Christel Paches führt deshalb in sehr viele Gebiete hinein, deren Einrichtungen sie nicht alle einzeln darstellen kann. Es ist der Autorin aber gelungen, neben einem lebendigen Bild der Persönlichkeit Bäuerles auch recht anschauliche Darstellungen seiner vielen Arbeitsgebiete zu geben. Dazu gehören nicht zuletzt präzise Angaben über Programme, Zusammensetzung der Hörerschaften nach Geschlecht, Alter, Berufsgruppen.

Diese ermöglichen den Vergleich etwa mit schweizerischen Verhältnissen. Nicht nur auf dem statistischen Gebiete, sondern auch in bezug etwa auf die Hörerververtretungen, die Dozentenausbildung, die Filialen auf dem Lande u.a. scheinen die Dinge recht ähnlich gelegen zu haben wie etwa in Zürich oder Basel.

Mehr Profil hätte der Rezensent in der Darstellung der «Deutschen Schule für Volksforschung und Erwachsenenbildung» und jenes Konfliktes zwischen den Hohenrodtern und den «Praktikern» im Reichsverband (S. 77 ff., S. 83f.) gewünscht.

Christel Paches Arbeit hat das Verdienst, Württemberg in die Reihe der «Regionalmonographien» der Erwachsenenbildung der Weimarer Zeit eingefügt zu haben. So werden nun erfreulicherweise immer mehr Bausteine für eine Gesamtdarstellung der deutschen Volksbildung zwischen 1900 und 1933 bereitgelegt, die mit mehr Einzelkenntnis und mehr Distanz die klassische Arbeit Werner Pichts weiterführen könnte.

Basel

Hanspeter Mattmüller

GEORGES LEFRANC, *L'expérience du Front populaire*. Paris, Presses universitaires de France, 1972. In-16°, 96 p. (Dossiers Clio.) — Depuis plusieurs années, Georges Lefranc s'est fait l'historien du Front populaire, après en avoir été l'un des acteurs et des témoins engagés. C'est ainsi qu'ont paru chez divers éditeurs plusieurs histoires du Front populaire d'ampleur variable, complétées par un dossier de la collection «Archives» consacré à l'explosion sociale de juin 1936.

C'est pourtant encore une œuvre nouvelle qui nous est offerte maintenant par les «dossiers Clio» des Presses universitaires de France. Suivant le modèle de cette collection, qui s'inspire des «Questions d'histoire» de Flammarion, Georges Lefranc rappelle tout d'abord à grands traits l'itinéraire d'une expérience. Au fil des ans, son récit a gagné en concision, en clarté, s'il a peut-être perdu une certaine tension militante. Ici le résumé atteint une sorte de perfection, et il serait difficile d'imaginer une analyse plus dense et plus serrée que ces vingt premières pages qui ouvrent «l'expérience du Front populaire».

Dans la partie documentaire, comme dans le troisième chapitre, celui des points de vue, le lecteur découvrira avec intérêt quelques documents nouveaux, quelques contributions inédites. Ainsi, par exemple, une note substantielle de Vincent Auriol, du 24 août 1935, «sur les moyens de lutter contre la crise et le chômage», qui prouve que, contrairement à ce que l'on a longtemps cru, et que Georges Lefranc lui-même a autrefois répété, certains responsables du Front populaire, ayant tiré les premières leçons du «New Deal», avaient en vue un programme global de redressement économique que Keynes n'aurait pas renié. Signalons encore une prise de position — connue, mais peu citée — de Ramadier, qui a vu dans les grèves de mai-juin la main de l'Allemagne, et le post-scriptum d'une lettre inédite de Léon Blum, qui prouve, une fois de plus, qu'en choisissant la non-intervention dans le conflit espagnol, le président du Conseil du Front populaire espérait par là éviter à la France une guerre civile qu'il jugea, certaines semaines de l'été 1936, bien près d'éclater.

Genève

J. C. Favez

REINHARD VOGELSANG, *Der Freundeskreis Himmler*. Göttingen, Zürich, Frankfurt, Muster-Schmidt, 1972. 182 S., ill. – La collusion entre les grandes entreprises, l'Etat et le parti national-socialiste est un sujet de choix pour les historiens. R. Vogelsang étudie ici l'une des voies par lesquelles une collaboration fructueuse put s'établir entre ces trois partenaires, et il ne choisit certes pas la plus facile, car un cercle d'amis ne tient pas de protocoles de séances et ne laisse guère de traces écrites de ses activités. En l'occurrence, les débats du tribunal de Nuremberg ont fourni maint détail, encore que l'optique des juges ne soit pas celle de l'auteur, historien qui ne cherche pas à répartir des responsabilités ou à établir des culpabilités individuelles, mais à déceler des groupes de pression, à mesurer leur action.

Le cercle d'amis d'Himmler a commencé à exister avant janvier 1933 pour assurer l'appui de l'économie, ou d'une fraction de celle-ci, à Hitler. Sous prétexte de reformuler la théorie économique du parti, celui-ci cherchait en fait à rétablir son crédit que le socialisme d'un Feder ou d'un Otto Strasser rendait suspect auprès des hommes d'affaires. Le succès fut complet, puisque ce cercle réussit à impressionner Hindenburg en quête d'un chancelier et que l'un de ses membres, Schröder, abrita la célèbre rencontre d'Hitler et de von Papen. Ce n'est que dans une deuxième phase qu'intervient Himmler, lorsque l'un des adeptes du cercle, Kannefuss, à la fois industriel et SS a l'idée de lier plus étroitement son supérieur, l'économie allemande et les entreprises SS. Himmler, qui n'assistera que rarement aux réunions, entre dans ses vues pour des motifs plus ou moins définis (ne veut-il pas en fait, à l'instar des autres potentats, s'assurer sa clientèle, son ban de vassaux dans la jungle féodale du régime?) et le groupe s'élargit alors jusqu'à une quarantaine de personnes, des dignitaires de la SS (Pohl en particulier) et de l'Etat s'y incorporant. Le groupe n'a aucune tâche précise, manque d'homogénéité, mais il rend des services à tous les partenaires, quoique souvent on les devine plus qu'on ne peut les prouver: dons en argent à la SS (en moyenne un million par an de 1936 à 1944), avantages substantiels dans l'organisation et l'exploitation de sociétés anonymes liées à l'Etat (par exemple la *Brabag* et la *Kontinental*), dans l'utilisation de la main-d'œuvre concentrationnaire, dans le processus d'arianisation de l'économie, dans l'appui financier aux entreprises SS (par la *Dresdner Bank* en particulier).

L'ouvrage est intéressant, notamment par les biographies soigneuses qu'il établit de personnages secondaires du régime, mais il est aussi décevant: trop de pages sont consacrées à des généralités bien connues, et surtout, trop d'éléments échappent à l'historien dans un groupe où tout se fait par relations personnelles et discrètes; Vogelsang le reconnaît sans détour; il ne cherche pas à tirer de ses documents des conclusions légères et fracassantes. Le lecteur qui attend des révélations sensationnelles en est pour ses frais. Vogelsang a rendu un de ces services utiles mais ingrats aux historiens en explorant un chemin qu'il fallait reconnaître, mais qui se révèle une impasse, ou plutôt qui laisse entrevoir de nombreuses issues qu'on ne peut encore forcer.

Lausanne

André Lasserre

URS BITTERLI, *Die Entdeckung des schwarzen Afrikaners. Versuch einer Geistesgeschichte der europäisch-afrikanischen Beziehungen an der Guineaküste im 17. und 18. Jahrhundert*. Zürich und Freiburg i.B., Atlantis, 1970. 247 S., Abb. (Beiträge zur Kolonial- und Überseegeschichte, Bd. 5.) – Dieses Buch zeigt, wie sich der Europäer zur Begegnung mit dem schwarzen Afrikaner im 17. und 18. Jahrhundert gestellt hat. Der Verfasser stützt sich dabei hauptsächlich auf niederländische, französische und englische Quellen, die von Dapper bis Mungo Park reichen, und vermeidet so die Einseitigkeit, die oft die Untersuchungen der Kolonialgeschichte kennzeichnen. Zum interessanten Vergleich mit der Reaktion des schwarzen Afrikaners auf die Begegnung mit dem Europäer fehlen leider die Quellen. In den ersten Kapiteln wird die Kenntnis von Westafrika anhand der ersten Reiseberichte studiert. Im frühen 18. Jahrhundert wurden verschiedene Kompilationen von Reiseberichten herausgegeben, die auf grosses Interesse stiessen. Im Zug der Zeit war man begierig auch über Afrika Wissen zu sammeln. Das Bild, das man sich in Europa vom Neger machte, wurde allmählich von der Vorstellung vom «Edlen Wilden» beeinflusst und verändert. Die Aufklärung suchte die Stellung des Afrikaners in der Schöpfung zu erkunden. Ausführlich und sehr treffend wird die Begegnung des Europäers mit dem schwarzen Sklaven auf dem Hintergrund von Sklaverei und Antisklavereibewegung geschildert. Es wird gezeigt, wie sich die europäische Vorstellung vom schwarzen Afrikaner in der geistigen Auseinandersetzung um den Sklavenhandel verdeutlicht hat, wie sie wirksam geworden und wie sie manipuliert worden ist. Der Verfasser kommt zum Schluss, dass «das Bild der europäisch-afrikanischen Beziehungen im 17. und 18. Jahrhundert die verschiedenartigsten und widersprüchlichsten Züge zeigt, die sich ohne bedenkliche Simplifizierung kaum je auf den gemeinsamen Nenner einer historischen These werden bringen lassen. Der Prozess der Annäherung zwischen Weiss und Schwarz, der damals begann, bleibt auch heute noch beständig gefährdet und ist keineswegs abgeschlossen» (S. 210). All denen, die sich für das Verhältnis von «Weiss und Schwarz» interessieren, sei dieses Buch über die Entdeckung des schwarzen Afrikaners bestens empfohlen.

Oegstgeest

Maja van der Laan

KARIN HAUSEN, *Deutsche Kolonialherrschaft in Afrika. Wirtschaftsinteressen und Kolonialverwaltung in Kamerun vor 1914*. Zürich und Freiburg i.B., Atlantis, 1970. 340 S., Tab. (Beiträge zur Kolonial- und Überseegeschichte, Bd. 6.) – Karin Hausen hat sich zur Aufgabe gemacht, die deutsche Kolonialherrschaft in Afrika anhand der Kolonie Kamerun zu studieren. Es ist verdankenswert, dass die Verfasserin dabei von den im Deutschen Reich vorgegebenen Grundbedingungen der Kolonialpolitik ausgeht. Sehr klar beschreibt sie die Institutionalisierung der Kolonialverwaltung im Reich, die kolonialwirtschaftlichen Pressure Groups, die Kolonialagitation und Kolonialopposition sowie die Kolonialfinanzverwaltung und das Kontrollrecht des Reichstages. Nicht nur für das Verständnis von Deutsch-Kamerun ist diese Darstellung wertvoll, sondern für das Verständnis der deutschen Kolonien überhaupt. Zudem reizt sie den Leser zum Vergleich mit andern Kolonialmächten.

Dann wird das koloniale Herrschaftssystem in Kamerun beschrieben, ins-

besondere die Organisation und die Träger der kolonialen Verwaltung. Ein weiteres Kapitel ist der eingeborenen Bevölkerung gewidmet. Die Völker Kameruns sowie die Einwirkung der deutschen Herrschaft werden beschrieben (u.a. Landfriedenspolitik, Erziehungswesen, Verformung der traditionellen Wirtschaftssysteme). Ferner kommt die Organisation der privaten Interessen zur Darstellung: das Wirken der Handelsunternehmen, Pflanzungsgesellschaften, Konzessionsgesellschaften und die Mission. Nach der Beschreibung dieses allgemeinen Rahmens des kolonialen Herrschafts- und Wirtschaftsprogrammes werden im letzten Kapitel zwei für die Kameruner Politik typische Problemkreise untersucht, nämlich der Kampf um die Kontrolle des Südhandels und die Arbeiterfrage als zentrales Problem der Kolonisierungspolitik.

Die Verfasserin hat eine ungeheure Menge gedruckter und ungedruckter Quellen verarbeitet, und ihr Buch ist eine Fundgrube an Information über die deutsche Kolonialherrschaft in Kamerun.

Oegstgeest

Maja van der Laan

RAINER TETZLAFF, *Koloniale Entwicklung und Ausbeutung. Wirtschafts- und Sozialgeschichte Deutsch-Ostafrikas 1885–1914*. Berlin, Duncker & Humblot, 1970. 309 S., 1 Karte, Tab. (Schriften zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, Bd. 17.) – Bei der Beschreibung der wirtschaftlichen und sozialen Vorgänge in Ostafrika unter dem dreissigjährigen Einfluss der deutschen Kolonialherrschaft hat der Verfasser das von ihm angestrebte Ziel erreicht, nämlich befreit von alten Vorurteilen sich um die Aufdeckung der charakteristischen Phänomene und Praktiken der europäischen Kolonisation und ihre Auswirkung auf die afrikanische Bevölkerung zu bemühen.

Der erste Teil des Werkes befasst sich mit den Grundzügen der historischen Entwicklung der Kolonie bis 1902 als die Pazifizierung beendet war und die intensive Nutzung der Kolonie einsetzte. In dieser frühen Periode blieben die wirtschaftlichen Erfolge aus. Für den Afrikaner hatte sich die materielle Existenz nicht verbessert. Er war zwar weithin befreit vom Unwesen der Sklavenjagden und den Raubzügen kriegerischer Stämme, dafür aber mit Steuerzahlungen, Tributarbeit und ungesunder Plantagenarbeit belastet worden.

Der zweite Teil beschäftigt sich mit der Kolonialwirtschaft 1902–1914. Die britische Ugandabahn (1902 fertig) führte den Deutschen vor Augen, dass man erst einmal investieren musste, um danach transportieren und endlich profitieren zu können. Die grosse Ost-West-Eisenbahn durch Tanganjika wurde dann auf wirtschaftlich-technischem Gebiet zum bedeutendsten Resultat der deutschen Erschliessungspolitik. Hat die Besiedlung als deutsches Kolonialziel in Ostafrika praktisch keine grosse Bedeutung erlangt, so waren die Bemühungen intensiver und erfolgreicher, aus der Kolonie wirtschaftlich etwas herauszuholen. Die Entwicklung der vier Hauptkulturen Kautschuk, Baumwolle, Sisal und Kaffee (Europäer und Afrikaner Betriebe) wird treffend dargestellt. Obwohl Deutsch-Ostafrika kein eigentliches Monokulturland geworden ist, bedeutete seine künstlich geschaffene Abhängigkeit von den Industrieländern den Verlust seiner präkolonialen Wirtschaftsautonomie. Die deutsche Kolonialpolitik hat wirtschaftlichen

Überlegungen ein starkes Übergewicht gegeben. Die anfänglichen Vorstellungen vom Wert des deutschen Kolonialbesitzes in Ostafrika haben sich teilweise als phantastisch, teilweise als falsch erwiesen. Deutsch-Ostafrika hat weder als Auswanderungskolonie, noch als Rohstofflieferant, noch als Absatzmarkt für das Deutsche Reich wirkliche Bedeutung erlangt.

Der dritte Teil befasst sich mit den sozialen Problemen in der Kolonie, die sich hauptsächlich als Folge der kolonialwirtschaftlichen Erschliessung ergaben. Die Lohnarbeiterfrage bildete das schwierigste Problem. Die zwangsweise Mobilisierung immer grösserer Mengen von Lohnarbeitern für die europäischen Betriebe führte zur Entvölkerung und Verelendung weiter Arbeiterrekrutierungsgebiete. Gut dargestellt ist auch der tragische Maji-Maji-Aufstand (1905–1907), der mehr Opfer gefordert hat als die Aufstände in den andern deutschen Kolonien.

Oegstgeest

Maja van der Laan

MARCELLO CARMAGNANI, *Sviluppo industriale e sottosviluppo economico. Il caso cileno (1860–1920)*. Torino, Fondazione Luigi Einaudi, 1971. In-8°, 242 p. — Que développement industriel et sous-développement économique ne doivent point être des phénomènes incompatibles, telle est, traitant du Chili entre 1860 et 1920, la conclusion principale de l'auteur. Cette thèse, paradoxale à première vue et dans la perspective de l'expérience historique européenne ou nord-américaine, ne l'est cependant pas, appliquée à un contexte structurel nettement différent comme celui du Chili dans la période mentionnée. Dans les quatre chapitres du livre, l'auteur donne d'abord une analyse de la croissance industrielle et artisanale, dans ses aspects quantitatifs surtout; il s'occupe ensuite de la politique et de la pensée protectionnistes au Chili pour aborder finalement le problème de l'intégration de l'économie chilienne dans l'économie mondiale, anglaise surtout à l'époque. C'est justement dans les relations économiques internationales et dans son caractère fondamentalement asymétrique que l'auteur trouve une explication du fait que le développement de certaines industries – essentiellement de biens de consommation – n'a pas entraîné un développement économique à long terme, de caractère plus général et capable de transformer et de dynamiser la structure économique toute entière. Car cette industrie, aux taux de croissance déjà en diminution après 1910, restait toujours subordonnée aux secteurs plus dynamiques de l'économie, c'est à dire aux secteurs d'exportation dominés en grande mesure par des intérêts étrangers qui ont empreint au développement économique chilien son caractère de plus en plus déséquilibré. L'approche théorique de l'auteur – l'accroissement des phénomènes de domination économique internationale et, par là, de développement économique non pas autonome mais «dépendant» – reprend la discussion méthodologique menée en Amérique latine depuis quelques années autour du terme de la «*dependencia*». Si l'auteur lui-même admet que ce schéma explicatif a besoin d'être élaboré plus en détail, son livre reste néanmoins, avec son annexe statistique, ses graphiques et sa bibliographie, une contribution intéressante à l'étude du développement économique moderne en Amérique latine.

Zurich

Hans-Werner Tobler